



« Je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que c'est pas ça » (Exercice de linguisterie)

Cyril Veken

DANS **LA REVUE LACANIENNE** 2010/1 n° 6 , PAGES 113 À 120
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1967-2055

ISBN 9782749212098

DOI 10.3917/lrl.101.0113

Date de mise en ligne : 06/07/2010

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-la-revue-lacanienne-2010-1-page-113?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

« Je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que c'est pas ça » (Exercice de *linguisterie*)

Cyril Veken
Psychanalyste

Après l'avoir lancée à son auditoire des « amusements plaisants¹ », Lacan reprend, là où il dit se tenir dans « l'amusement sérieux », la formule de ce qu'il appelle *la lettre d'amur* : « Je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que c'est pas ça. » *Lettre d'amur*, dit-il. Et en effet, de quel *mur* s'agit-il dans l'amour ? Et de quelle lettre ? Celle qu'on envoie par la poste ? La lettre *a* ? Et en quoi cette phrase recèle-t-elle ce dont il s'agit justement dans l'amour ?

La façon dont l'analyse de cette phrase est abordée et poursuivie au fil de la leçon du 9 février 1972 du séminaire... *ou pire* m'a paru mériter qu'on s'y arrête car elle illustre, un an avant que Lacan n'en ait forgé le nom, ce dont il s'agit dans ce qu'il appellera *linguisterie*.

Un écart croissant

Le discours de Rome, *Fonction et champ de la parole et du langage*, inaugurerait une voie dans laquelle l'appui sur la linguistique structurale permettait de fonder le retour à Freud sur la question centrale de l'inconscient comme conséquence du langage. Mais très vite le travail de Lacan prendra un tour original par rapport à toute linguistique, au point que, même

avec son ami Jakobson, le besoin se fasse sentir de nommer le champ correspondant à ce que la psychanalyse apportait à l'analyse de la parole. La leçon qui nous retient ici a lieu à un moment où, tout en continuant à honorer sa dette envers quelques grammairiens ou linguistes (dont bien sûr son ami Jakobson), Lacan a déjà commencé à prendre ses distances par rapport à la linguistique qui, happée par la « recherche scientifique », se voit devenir « sciences du langage et de la communication », si bien que, à la différence d'autres époques, parler de la langue aujourd'hui n'a plus guère de conséquence dans le public². Or la psy-

1. Cette année-là, l'enseignement de Lacan était réparti en deux lieux : l'un, celui qu'il qualifie ici d'amusement plaisant, à Sainte-Anne en direction des internes en psychiatrie (*Le savoir du psychanalyste*), l'autre, celui des amusements sérieux, à la faculté de Droit (... *ou pire*).

2. Contrairement aux époques où, « quand on touchait à la langue, dans le public ça faisait un autre effet que l'amusement », par exemple dans ce que, la veille, Jakobson rapportait d'un certain Boetius Dacius, disparu pour avoir articulé des *suppositiones* (ce que Lacan ne manque pas de rapprocher de sa lecture du sujet comme *sub-jectum* ou *hypo-kaimenon*) et accusé d'averroïsme, ce qui dans ce temps-là pouvait avoir des conséquences pour le moins fâcheuses...

chanalyse, analyse de discours, est « logique de l'action », dans la mesure où, comme le disait Lacan l'année précédente³, elle permet de voir en quoi le semblant qu'est le signifiant peut devenir du sang rouge.

C'est cet écart croissant par rapport à la façon dont les linguistes s'intéressent à la langue que Lacan illustre tout particulièrement dans la leçon que nous avons choisi de commenter.

Premier lapsus, première leçon de *linguisterie*

La leçon commence par l'annonce que la conférence que Jakobson devait faire ce jour-là n'aura pas lieu, celui-ci s'étant trouvé retenu « par un déjeuner avec des linguistes ». Si bien qu'il n'y aura pas de conférence, puisque, dit Lacan, « des conférences, je n'en fais pas, je m'amuse ». Et la distinction ainsi introduite entre conférence et amusement annonce la distinction à venir entre linguistique, le domaine de son ami Jakobson, matière à conférences, et *linguisterie*, la façon dont lui-même se livre à l'analyse de la langue (que, pour mieux distinguer de l'objet des linguistes, il ne va d'ailleurs pas tarder à écrire *lalangue*). Pas de conférence, Jakobson préfère déjeuner avec des linguistes... Eh bien, nous nous débrouillerons sans eux pour quelques analyses de la langue du point de vue de l'amusement sérieux.

Et il lance alors la phrase dont l'analyse est le cœur de cette leçon. Mais, premier lapsus, il a dit « Je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que *ce n'est pas ça*. » Et l'explication de ce en quoi c'est un lapsus constitue une première leçon de *linguisterie*: « Vous voyez, j'ai

glissé. J'ai glissé parce que, mon Dieu, c'est à vous que je parle, vous qui aimez les conférences: il y a d'ajouté *ne*. Quand le *ne* est ajouté il n'y a pas besoin qu'il soit explétif pour que ça veuille dire quelque chose, à savoir la présence de l'énonciateur, la vraie, la correcte; c'est justement parce que l'énonciateur ne serait pas là que l'énonciation serait pleine et que ça devrait s'écrire "parce que: *c'est pas ça*". » Si la langue des conférences préfère *ça n'est pas ça* à *c'est pas ça*, jugé plus familier, Lacan ne voit pas les choses dans cet ordre-là. La différence entre les deux formulations n'est pas affaire de langue plus ou moins correcte ou familière. C'est une différence proprement signifiante qui, en l'occurrence, oppose deux modes d'énonciation.

Cette explication a d'ailleurs pu laisser quelque peu perplexe un auditoire pour qui, justement, la présence de l'énonciateur pouvait être comprise comme la garantie d'une énonciation pleine. Or ce que dit ici Lacan, c'est que c'est bien l'absence, et non la présence, de l'énonciateur (sujet divisé pour lequel le fameux *ne* est la trace d'un désir qui se donne ainsi à deviner) qui garantit une énonciation pleine, c'est-à-dire qui ne se ramène pas à une modalité du sujet qui l'énonce, mais qui renvoie à un réel: *c'est pas ça!*

Premier lapsus, première explication qui indique que Lacan se situe dans ce qu'il appellera bientôt *lalangue*, c'est-à-dire dans le cadre de toute la richesse signifiante que celle-ci offre à qui la parle.

La phrase nous est donc maintenant donnée dans sa version exacte: « Je te demande de me refuser ce que je t'offre; »

3. Dans le Séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* (leçon du 17 février 1971).

« Je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que c'est pas ça »

parce que c'est pas ça. » Il s'agit donc, dans l'amour, d'une demande, d'un refus et d'une offre dans une certaine concaténation ou dans un certain nouage grammatical, le tout aboutissant à un *c'est pas ça*. Mais la question est justement de savoir ce dont il est dit que *c'est pas ça*: est-ce *ce que je te demande, ce que tu me refuses, ce que je t'offre*, ou encore autre chose ?

Second lapsus, nouvel exemple de *linguisterie*

Mais avant de poursuivre l'analyse de cette phrase, Lacan va commenter un second lapsus, d'un autre ordre celui-ci, car il est en anglais. Voulant montrer jusqu'où peut aller le manque de sérieux de l'analyse linguistique lorsqu'elle tombe sous la coupe de la recherche scientifique, « bien nommée en ceci que c'est pas de trouver qu'il est question, en tout cas rien qui dérange justement ce dont je parlais tout à l'heure, à savoir le public », Lacan mentionne une demande de recommandation « scientifique » qui lui était adressée par une université anglo-saxonne où il s'agissait d'apporter sa caution à quelqu'un qui, pour mener à bien une recherche sur la peur, sollicitait un financement conséquent pour régler quelques séjours dans des lieux hautement touristiques. Et c'est à l'occasion de la réponse qu'il fit à l'organisme qui le consultait ainsi sur cette extravagante demande, que Lacan va nous fournir un nouvel exemple de *linguisterie* qui se décompose en trois temps :

1^{er} temps: Voulant dire, « je suis soufflé d'admiration », Lacan traduit mot à mot « I am *blowed* over with admiration », avec une faute sur le participe passé du verbe *blow* « souffler ».

2^e temps: On le reprend, interprétant sa réponse, non comme une faute, mais comme un lapsus: « I am *blowed* over with admiration⁴. »

3^e temps: Et Lacan de se demander alors « si j'ai dit *blowed* est-ce que ça n'est pas parce que sans le savoir je le savais, que c'était *blowed over*? Là nous rentrons dans le lapsus, c'est-à-dire dans les choses sérieuses ».

Et en effet, la question n'est pas mince, puisque, « après tout, *bowl* et *blow*, c'est pas pour rien que c'est si voisin puisque c'est justement comme ça que je l'ai manqué d'un poil, le *bowl*. Enfin, je ne sais pas comment vous qualifierez cet amusement, moi je le trouve sérieux⁵ ».

Deuxième lapsus. Deuxième prolongement: quelle est la place de l'arbitraire dans *lalangue*? Que veut dire « sans le savoir je le savais » qu'à une lettre près c'était le mot qui convenait? Quelle perspective sur le savoir inconscient et sa localisation ?

L'amusement sérieux, les relations grammaticales

Comme il le dit à maintes reprises, sérieux pour Lacan s'apparente à sériel, de l'ordre de la série, c'est-à-dire affaire de logique. Et c'est ainsi que l'analyse de la phrase commence par présenter comment il aborde la question de ce qu'est un verbe. Visiblement très au courant de ce qui s'élabore du côté de la réflexion des lin-

4. Ce qui, littéralement signifie « renversé comme peut l'être une quille par la boule du lanceur ».

5. On retrouvera, davantage développée, cette critique de la formule saussurienne de l'arbitraire du signe dans l'intervention faite à Rome en 1974 sous le titre *La troisième*.

guistes, il choisit de traiter le verbe comme l'opérateur (ou le foncteur) d'une fonction logique, faisant porter son interrogation sur le nombre et la valeur des arguments inscriptibles dans une telle fonction. Il distingue ainsi les *opérateurs unaires* (c'est-à-dire le cas des verbes dits « intransitifs », notés $F(x)$ et dont il ne sera pas davantage question ici), et surtout, les *opérateurs binaires*, notés $F(x, y)$, c'est-à-dire les verbes pour lesquels les linguistes parlent de relation binaire, ce qui, comme Lacan va le faire valoir, ne se réduit pas aux verbes habituellement dits « transitifs ».

En effet, prenant (est-ce par hasard?) le verbe *aimer*, il constate qu'il y a des langues où, à côté de *L'homme aime le chien*, on dit : *L'homme aime au chien*, pour dire « non pas qu'il le *like*, qu'il aime ça comme un bibelot mais qu'il a de l'amour pour son chien ».

Et c'est l'occasion d'analyser un troisième lapsus :

« Je regrette, dit-il, de parler une langue où on dit *J'aime une femme* comme on dit *Je la bats*. *Aimer à une femme*, ça me semblerait plus congru. » Et en effet, il se souvient d'avoir écrit à une femme : « Tu ne sauras jamais combien je t'ai *aimé* [sans l'accord au féminin]. » Là où l'on s'est dépêché de voir, soit une faute d'orthographe (peu vraisemblable de la part de quelqu'un de la culture de Lacan), ou plutôt un lapsus révélateur de certaines préférences en matière sexuelle, Lacan invoque... la grammaire ! « Si j'écrivais ça comme ça, c'est parce que je devais sentir *J'aime à toi*. »

La relation ternaire

On reconnaît ici la particularité du français, où les pronoms *me* et *te* ont la pro-

priété d'abolir une distinction qui apparaît à la troisième personne : « je *te* vois » et « je *te* parle » à côté de « je *le* vois » et « je *lui* parle ». Mais là où intervient la *linguistique*, c'est pour aborder les conséquences subjectives de ces différences significantes et de leur incessant travail dans la langue. Les verbes *binaires* ne sont donc pas homogènes, et cette disparité va se retrouver dans les trois verbes de la phrase qui nous occupe, verbes qui appartiennent à l'ensemble de ceux qui se définissent par une *relation ternaire*, à savoir $F(x, y, z)$, comme dans *Je te donne quelque chose*.

Et c'est à partir de cette relation ternaire (avec laquelle il s'agit « de vous entraîner dans le sens qui est bien celui où je vous conduis puisque là, vous le voyez, il y a du *Je te demande de me refuser ce que je t'offre* ») que va se déployer l'exercice de *linguistique* dont ce qui précède n'a fait que préparer le terrain. En effet, quel rapport et quelle différence entre *L'homme donne au chien une petite caresse sur le front*, et la façon dont on peut représenter la fonction de la parole comme mettant en relation un destinataire, *d*, et un destinataire, *D*, par le biais du message *M*? En effet, l'un comme l'autre peuvent s'écrire $F(x, y, z)$, c'est-à-dire comme une fonction ternaire.

Autrement dit la grammaire des verbes ternaires a la même structure que la fonction de la parole, qui peut donc s'écrire $F(\text{Destinateur}, \text{Destinataire}, \text{Message})$, c'est-à-dire de la même façon que *donner (homme, chien, petite caresse sur le front)*. C'est ainsi que Lacan fait à nouveau intervenir la grammaire en tant qu'elle représente un réel savoir quant au signifiant. Et il montre que ce savoir de la grammaire se situe précisément dans le fonctionnement des pronoms de première et de deuxième

« Je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que c'est pas ça »

personne tel que déjà les verbes binaires en montraient la particularité.

« Je prétends que la relation, s'il y en a une qui se passe par la parole, implique que soit inscrite la fonction ternaire, à savoir que le message soit distingué. Ce qui s'énonce dans un verbe est distinct: le fait qu'il s'agisse d'une demande mérite d'être isolé pour grouper les trois éléments, ce qui n'est évident que lorsque j'emploie *je* et *te*, ou *tu* et *me*. C'est que ce *je* et ce *te*, ce *tu* et ce *me* sont précisément spécifiés de l'énoncé de la parole. »

Un énoncé comme *je te demande* n'est donc pas simplement affaire de code; la grammaire (ici la grammaire des pronoms) fait elle aussi partie de la signification. Les pronoms de première et de deuxième personne ont un rapport direct avec ce que Lacan appelle ici « l'énoncé même de la parole », si bien que le *c'est pas ça* qui nous occupe nous renvoie directement à ce qui, par la parole (demande, refus ou don), circule entre deux sujets. *Je te demande* s'analyse alors comme faisant de *demande* le message que le destinataire adresse au Destinataire dans l'acte même de parole.

Jeu d'écritures

Suivons maintenant la façon dont Lacan écrit les trois verbes de la phrase qui nous intéresse. Ce sont des foncteurs dans une certaine relation entre eux, noués par la syntaxe qui les réunit dans un même énoncé, par exemple *Je te demande* s'écrira *demander (je, te)*, c'est-à-dire comme un cas particulier de $F(x, y, z)$, à ceci près que la fonction n'est pas complète, puisqu'il y manque le troisième terme, celui qui cor-

respond à ce que je te demande, que l'on pourra écrire :

$$F(x, y, z)$$

demander (je, te, quelque chose)

Le fait important est ici que la structure de cette écriture correspond en même temps à la structure de la demande et à la structure du verbe *demander*, sans pour autant que les deux se confondent. D'un côté une parole dont le message est une demande (et c'est la structure de la parole), et, de l'autre, une demande, qui est demande de quelque chose.

Or dans le cas présent, ce quelque chose que je te demande, c'est de refuser. Si bien qu'à la place de *z*, nous trouvons un autre verbe, *refuser*, qui est une nouvelle fonction ternaire. Il convient alors d'écrire :

$$F(x, y, f(y, x))$$

demander (je, te, refuser (tu, me))

Là encore, la fonction *f* n'est pas complète, puisqu'il y manque ce qui est à refuser, à savoir quelque chose qui est à nouveau pris dans une fonction ternaire, *offrir*. En notant celle-ci *j*, nous arrivons à l'écriture :

$$F(x, y, f(x, y, j(x, y)))$$

demander (je, te, refuser (tu, me, offrir (je te)))

Une fois encore, il manque le troisième terme de la fonction *j*, à savoir ce qui est offert. Et c'est bien là un point d'arrêt, car le troisième terme de la fonction que nous avons notée *f* (refuser) n'est pas la fonction *j* (offrir), mais un terme, disons *z*, pris dans cette fonction.

Pour le dire autrement, ce que je te demande, c'est bien *que tu refuses*. Mais ce que je te demande de refuser, ce n'est pas *que tu m'offres*, ni *que je t'offre*, mais *ce que je t'offre*. D'où la complication pour savoir, dans cet enchevêtrement de fonctions et de termes, ce qu'il faudra considérer comme ce dont il est dit que « c'est pas ça ». Est-ce *ce que je te demande* (D), *ce que tu me refuses* (R), ou bien *ce que je t'offre* (O) ?

C'est à ce point de l'analyse, jusqu'ici parfaite sur le plan linguistique, que l'interrogation logique de l'ensemble des relations entre les trois fonctions ternaires *D*, *R*, *O* et le *ça* de *c'est pas ça* conduit Lacan, passant du *C'est pas ça que je t'offre* à *C'est pas ça que tu peux refuser* et à *C'est pas ça que je te demande*, à se demander si ce qui *n'est pas ça* ne pourrait pas être, non pas *ce que je t'offre*, c'est-à-dire ce qui fait l'objet de l'offre, mais *que je t'offre*, c'est-à-dire l'offre elle-même.

Un nœud de sens

Et c'est en poursuivant la logique de ce jeu d'écritures autour des relations grammaticales entre les termes de la « tétrade » {*D*, *R*, *O*, *ça*} que Lacan en vient à constater la formation de ce qu'il n'hésite pas à nommer un « nœud de sens », nœud dans lequel il va situer le surgissement de l'objet, l'objet *a*, c'est-à-dire ce quelque chose dont on ne peut pas parler mais qui nous fait parler. En effet, évoquant alors le « ce qui ne peut pas se dire, il faut le taire » de Wittgenstein, « c'est très précisément, dit Lacan, de ce dont on ne peut pas parler qu'il s'agit quand je désigne du "c'est pas ça" ce qui seul motive une demande telle que de refuser ce que je t'offre. Et pourtant s'il y a quelque chose qui peut être

sensible à tout le monde, c'est bien que ce *C'est pas ça*, nous y sommes à chaque instant de notre existence ».

Et alors, toujours dans la logique dont il poursuit la mise en œuvre, Lacan constate qu'il suffit d'un tout petit peu d'exercice pour s'apercevoir que « si c'est, non pas *ce que je t'offre*, mais *que je t'offre* (c'est-à-dire l'offre elle-même) que je te demande de refuser », alors il suffit d'ôter l'offre du nœud constitué par la combinatoire des trois verbes et du *c'est pas ça*, pour « s'apercevoir que la demande et le refus perdent tout sens. Parce que qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire de demander de refuser? »

Et il lui reste à constater « qu'il en est strictement de même si vous retirez de ce nœud n'importe lequel des autres verbes. Car si vous retirez le refus, qu'est-ce que peut vouloir dire l'offre d'une demande? Et, comme je vous l'ai dit, il est de la nature de l'offre que si vous retirez la demande, refuser ne signifie plus rien. C'est bien pourquoi la question qui pour nous se pose n'est pas de savoir ce qu'il en est du *C'est pas ça* qui serait en jeu à chacun de ces niveaux verbaux, mais de nous apercevoir que *c'est à dénouer chacun de ces verbes de son nœud avec les deux autres que nous pouvons trouver ce qu'il en est de cet effet de sens en tant que je l'appelle l'objet petit a* ». Le nouage des trois verbes, ou plus exactement des trois foncteurs, crée donc un nœud de sens, tel que ce nœud ne tient que par l'un quelconque des trois lié au deux autres. Et le *c'est pas ça* s'applique donc à ce qui se trouve accroché par ce nouage, à savoir l'objet *a*, celui qui de toute évidence n'est pas ça, puisque c'est celui qui fait l'objet de la demande d'amour telle que l'exprime la lettre d'*amur*.

Comme une bague au doigt

C'est alors que survient une rencontre qui, dans l'après-coup, semble à tel point de l'ordre du nécessaire que la contingence qui en a fourni l'occasion ne fait que souligner à quel point elle était déjà inscrite dans le discours analytique tel que Lacan le frayait depuis les débuts de son retour à Freud. Voici comment il en rend compte : « Tandis qu'avec ma géométrie de la tétrade je m'interrogeais hier soir sur la façon dont je vous présenterais cela aujourd'hui, il m'est arrivé, dînant avec une charmante personne qui écoute les cours de M. Guilbaud, que, comme une bague au doigt, me soit donné quelque chose que je vais maintenant dessiner au tableau, quelque chose qui n'est rien de moins que les armoiries des Borromées. »

L'objet *a* dans le nœud et dans la grammaire

Et cette rencontre, que Lacan va mettre un certain temps à apprivoiser pour en faire le cœur de ce que l'on pourrait appeler sa dernière topique, la topologie du nœud avec ses trois consistances du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, cette rencontre produit cet effet de fulgurance chez lui du fait qu'elle représente exactement ce qu'il est en train de dire à partir de son expérience de *linguisterie* sur la phrase qui, dans sa concaténation même, présente l'objet *a* comme ce qui ne peut se dire. D'où le caractère presque trop beau pour être vrai d'un nœud qui a justement pour propriété de présenter, de montrer ce dont il s'agit, c'est-à-dire l'insaisissabilité de l'objet autrement que par

le coinage de ces trois ronds dont c'est le troisième, quel qu'il soit, qui fait tenir le nœud. Et ce que représente ce nœud, c'est justement la concaténation qu'impliquent le concept de chaîne signifiante et la propriété de ladite chaîne de cerner l'objet sans jamais l'atteindre. Et c'est à nouveau l'importance de la grammaire qui, au-delà du code, est inscrite dans le message. C'est en tout cas ce que montre de façon surprenante la trace de l'objet *a* telle que la révèle le statut particulier des verbes binaires lorsqu'ils sont conjugués avec *je* et *te*.

Si au lieu de prendre l'homme et le chien, on avait pris le *je* et le *te*, on se serait aperçu que le plus typique d'un verbe binaire c'est par exemple *je t'emmerde* ou bien *je te regarde*, ou bien *je te parle*, ou bien *je te bouffe*. C'est-à-dire, objet anal, objet regard, objet voix et objet oral, les quatre espèces sous lesquelles se manifeste l'objet *a* ainsi cerné par la grammaire d'une fonction apparemment binaire : F (je te) que l'on pourra lire F (je, te, *a*) c'est-à-dire, revenant à la fonction de la parole, le destinataire adressant au Destinataire l'objet *a*.

Dès lors, le *aimer* de *je t'aime* est à lire autrement que le *aimer* de *l'homme aime le chien* : c'est d'une lettre d'*amour* qu'il s'agit, à savoir quelque chose qui, comme la demande, a la structure d'un discours. Et cette structure, comme toute la leçon l'a montré, c'est l'écriture d'une fonction ternaire, F (x, y, z) qui est le mieux à même de la représenter. Mais l'analyse du nœud de sens constitué par l'énoncé « je te demande de me refuser ce que je t'offre parce que c'est pas ça » a permis de vérifier une fois de plus que, de même que demande, refus et offre ne prennent leur sens que chacun

l'un de l'autre, tout discours ne prend son sens que d'un autre discours et que le nœud ne tient jamais à moins de trois.

Et le nœud en question – qui trouve une représentation inattendue dans une écriture qui n'est plus un simple graphe, mais à proprement parler une écriture nouvelle, autre que celle qui est constituée de lettres – montre son échec à saisir l'objet autrement qu'en le manquant, puisque *c'est pas ça*, puisque l'objet n'est donc pas l'objet de mon désir, mais l'objet *cause* de mon désir. Ce que je t'offre ne parvient pas plus à situer l'objet de ton désir qu'à situer l'objet du mien, pas plus que ce que tu désires que je te demande.

Fin de cure incluse

L'importance de cette leçon de *linguisterie* est de cerner, comme jamais cela n'avait été fait, l'insaisissabilité de l'objet par le langage autrement qu'en en marquant la place comme *c'est pas ça*. C'est aussi de marquer que la structure grammaticale de tétrade qui est celle des verbes ternaires est la même que celle de la demande, du refus, de l'offre, à savoir celle d'un discours. Mais pour qu'une demande soit un discours, il faut qu'elle soit articulée.

Et la conclusion de la leçon indique que ce n'est qu'en remplissant les cases de la fonction ternaire que la cure analytique peut envisager sa fin, c'est-à-dire qu'à partir du moment où quelqu'un peut dire non pas « je te parle », ni « je parle de

moi », mais « c'est de moi que je te parle ». On reconnaîtra la réduction à un binaire – $F(x y)$ (je te parle) ou $F(x z)$ (j'en parle) – de ce qui a la structure d'un ternaire $F(x y z)$ (je t'en parle). Avec la question de ce à quoi renvoie la place de ce z énigmatique quand il s'agit de *parler de moi*. Ne s'agirait-il donc pas justement de ce « je te demande de me refuser ce que je t'offre parce que c'est pas ça », c'est-à-dire la demande fondamentale, celle de la lettre d'a-mur, bien sûr, mais au-delà celle de tout discours? Est-ce qu'il n'est pas clair que ce dont se fonde le discours de l'analysant c'est justement ça: je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que c'est pas ça? C'est en tout cas là-dessus que Lacan termine cette leçon, disant de l'analyste que « la demande qu'il satisfait (ou faut-il lire *qui le satisfait?*), c'est la reconnaissance de ceci de fondamental, que ce qui se demande, *c'est pas ça* ».

Le parcours effectué au long de cette leçon, parcours exemplaire de la démarche de Lacan en termes de *linguisterie*, aura montré comment la rigueur et le sérieux de l'amusement qu'il oppose à la *recherche scientifique* (qui, elle, de sérieux, en manque passablement) conduit à relever, dans le matériau même de la parole et dans la grammaire, ce qui permet d'articuler ce qu'il en est de la demande et du désir: le *c'est pas ça* dont l'absence du *ne* aura, de façon qui n'est qu'apparemment fortuite, conduit à la rencontre du nœud borroméen.